

Biographie : Lou Andreas-Salomé, une amoureuse de la vie

Essais. *Stéphane Michaud restitue le rôle intellectuel d'une femme hors du commun...*

Lou Andreas-Salomé fait partie de ces femmes qui ne sont connues qu'à travers les hommes qu'elles ont côtoyées, comme si elles n'avaient pas existé par elles-mêmes. Il faut dire qu'en l'occurrence les hommes dont il s'agit ont acquis une telle importance dans différents domaines culturels qu'il est tentant de les citer : Nietzsche, Rilke et Freud. Et ils ne sont pas les seuls : le destin de Lou Andreas-Salomé a également croisé celui de Schnitzler, de Hofmannsthal et, même s'il s'agit d'une amitié plus lointaine, de Tolstoï. Malgré une liste d'amis ou d'amants aussi prestigieuse, il est injuste de réduire Lou Andreas-Salomé à ses relations, parce qu'elle a été, d'abord et avant tout, une écrivaine abordant de nombreux genres, du roman à l'essai en passant par la nouvelle, les contes pour enfants, les mémoires ou la poésie.

Ensuite, parce que, dans chacune de ses relations, elle a joué un rôle de premier plan : elle n'avait rien d'une groupie chassant les hommes célèbres, bien au contraire ! Nietzsche n'était pas encore reconnu quand elle a croisé sa route et elle a été la première à rédiger un ouvrage synthétisant la pensée du philosophe. Rilke lui doit bien plus : elle l'a tout bonnement conduit vers son œuvre, qui n'était encore qu'en gestation. Non seulement elle l'a aidé à vivre et à écrire mais en plus, elle lui a donné un prénom : avant de connaître Lou, Rainer s'appelait René. Le cas de Freud est un peu différent : elle l'a rencontré alors que la psychanalyse était déjà lancée, mais elle lui apportera, dans des moments difficiles, un précieux soutien.

Cette injustice, Stéphane Michaud, spécialiste de l'histoire des femmes et traducteur de l'allemand, cherche à la réparer. C'est pourquoi il publie conjointement au Seuil la biographie qu'il a rédigée à propos de celle qu'il appelle «Lou» et un roman inédit de l'écrivaine :

Jutta.

Et, à travers ces deux lectures en effet, une femme extraordinaire semble reprendre vie. Entière et contradictoire, généreuse et égocentrique, passionnée et seigneur, mystique et athée, optimiste et sensible, toujours débordante de vie et d'énergie, avide des autres puis se repliant sur ses sensations intérieures, ouverte, fascinante, moderne : tel était ce personnage féminin hors pair, à partir duquel ont déjà vu le jour des pièces de théâtre, un film hollywoodien, des romans, un opéra, des poèmes et... des biographies.

Dernière en date, *Lou Andreas-Salomé, l'alliée de la vie* (Seuil, 394 pages) procure un plaisir de lecture assez varié. Par nature, le genre est fait d'un mélange étonnant de la presse people et de l'essai, les potins côtoyant les réflexions philosophiques. Ainsi apprend-on ici que Lou s'est refusée à Nietzsche et à beaucoup d'autres, puisqu'elle est demeurée vierge jusqu'à 36 ans. Si elle s'est donnée à Rilke, on sait que Freud ne la trouvait pas désirable... Malheureusement, Lou ayant toujours été très secrète, Stéphane Michaud, qui connaît pourtant parfaitement son sujet, est souvent réduit à émettre des hypothèses. Il ne peut justifier les attitudes parfois étonnantes de son personnage. Aussi cet aspect du livre laisse-t-il peut-être quelque peu le lecteur sur sa faim. Par contre, le biographe excelle quand il résume les romans de l'écrivaine ou sa place dans la pensée contemporaine. Si l'on peut reprocher à Stéphane Michaud quelques lourdeurs de style et, parfois même, un manque de clarté dans le propos, force est de constater que son livre rend à Lou Andreas-Salomé la pureté de son éclat.

Laurent Demoulin

Portrait que Lou envoie à Freud en 1914... photo Le Seuil



Féministe avant la lettre et égérie de la psychanalyse

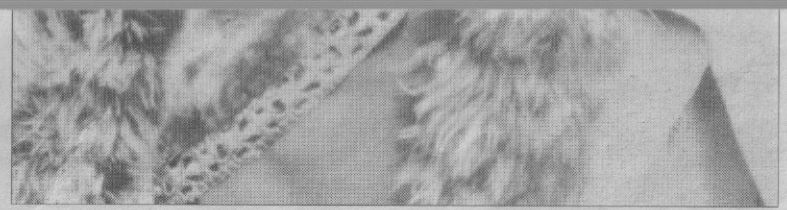
Portrait. Entre Nietzsche, Freud et Rilke...

Née à Saint-Petersbourg en 1861 dans une famille d'origine allemande, Lou a vécu la majeure partie de sa vie en Allemagne, même si elle a beaucoup voyagé. Adolescente vivant dans le rêve, elle entre en contact avec la pensée par l'intermédiaire d'un certain Gillot, prédicateur protestant qui l'initie à Kant et à Spinoza. Malheureusement, le prédicateur tombe amoureux de son élève et celle-ci se révolte à l'idée de transformer un mariage spirituel en mariage charnel. Gillot, qu'elle considérait comme un dieu vivant, déçoit subitement en redevenant un homme. Lou rompt alors tout contact avec lui et tombe gravement malade. Cette première histoire la marquera à jamais.

Quand elle rencontre, en 1882, Nietzsche et son ami le philosophe français Paul Rée, elle leur propose de vivre ensemble dans une trinité utopique et purement intellectuelle. Les deux hommes acceptent, Nietzsche s'enthousiasme à l'idée de former une élève à l'intelligence aussi vive. Mais, bientôt, le philosophe change d'avis, Rée seul demeurant fidèle à Lou. Celle-ci le trahira cependant par la suite en se mariant avec un ethnologue : Carl Andreas. Le mariage n'empêche d'ailleurs pas Lou de rester chaste et de garder sa liberté. Les rencontres continuent à se succéder, reproduisant souvent le même schéma, jusqu'à l'arrivée dans sa vie d'un jeune poète : Rilke. La relation s'inverse quelque peu, dans la mesure où Lou endosse alors un rôle à la fois plus charnel et plus maternel. Mais l'essentiel se passe en elle : Lou construit une pensée basée sur la recherche des origines, d'un état premier de l'être, d'un paradis de la plénitude.

C'est cette recherche de l'essence qui guidera Rilke et c'est elle aussi qui mettra un peu plus tard Lou sur la route de la psychanalyse... Dès sa première rencontre avec Freud, en 1911, l'écrivaine s'inscrit dans le petit monde de la psychanalyse à une place très particulière. Sa *Lettre ouverte à Freud*, publiée en 1931, que le Seuil vient de réimprimer dans la collection Points, est la trace la plus tangible de cette inscription. Lou est à la fois fidèle au maître viennois à une époque où nombre de ses disciples, en mal de reconnaissance, cherchent à fonder leur propre école, et en même temps, elle conserve une liberté totale de jugement. Sa quête, presque mystique, de l'état premier, dans lequel l'être rejoint la totalité du monde, se rapproche en effet de ce sentiment océanique défini par Romain Rolland et auquel Freud s'attaque au début de *Malaise dans la civilisation*. Cette divergence, Lou en parle elle-même dans sa *Lettre ouverte*, ce qui ne l'empêche pas de finir son livre par «*il ne reste rien d'autre – rien, rien – que l'hommage*» pour remercier Freud de la libération que lui a apportée la psychanalyse. Lou pratiquera d'ailleurs l'analyse et Freud lui enverra des patients. Tous deux resteront amis jusqu'à la mort. Et Anna, la fille du psychanalyste, deviendra elle aussi très proche de Lou. A la fin de sa vie, celle-ci écrit beaucoup et se renferme dans une solitude sereine. Seule la montée du nazisme vient perturber la paix intérieure que lui procure l'approche de la mort. Retrouve-t-elle l'état originnaire qui lui tenait à cœur ? Peut-être... Quoi qu'il en soit, cette «*alliée de la vie*» fermera les yeux en 1937.

L. D.



Une découverte inédite: «Jutta», un roman consacré aux premiers émois amoureux

Jutta, roman de Lou Andreas Salomé, a une destinée singulière. Rédigé en allemand vers 1933, il n'est publié qu'en l'an 2000 et dans une langue étrangère : le français ! Au moment où l'auteur terminait son texte, les dérives politiques de l'Allemagne lui interdisaient tout espoir de publication. Après la guerre et après sa mort, un tiers seulement de ce roman en trois parties fut édité, et encore, il fut scandaleusement censuré. Nous sommes donc les premiers à pouvoir découvrir cette œuvre tardive de Lou Andreas-Salomé. Il s'agit d'un roman tout entier consacré aux premiers émois amoureux. La première partie, écrite à la troisième personne, s'attache à un groupe d'orphelins, quatre frères et leur sœur, Jutta, qui vivent avec leur tante célibataire. Les deux parties suivantes changent la perspective : cette fois nous lisons le journal de Jutta. On aurait pu craindre, parce qu'il a été écrit à une époque où Salomé s'intéressait à la psychanalyse, que ce roman soit quelque peu didactique. Mais il n'en est rien : les profondeurs de l'inconscient sont certes présentes, mais elles ne donnent lieu à aucune thèse. La vérité romanesque est respectée et les personnages ne disposent pas des connaissances acquises par la romancière. Cela dit, la conduite de

l'intrigue déçoit un peu. La seconde partie surtout, qui met en scène Jutta au milieu d'un groupe de jeunes gens, semble superficielle. Si l'héroïne tombe amoureuse, elle fuit le jeune homme qui l'attire, pour plonger dans une sorte d'extase animiste en rêvant d'une symbiose entre elle et l'univers. On attendait autre chose de celle qui écrivait, deux ans plus tôt, dans sa *Lettre ouverte à Freud* : «*Ah quel bienfait de voir que nous aussi, enfin, nous commençons à comprendre que le lot du sexe féminin, c'est le bonheur et non pas la résignation !*»

Néanmoins, les personnages semblent exister sous sa plume. Et les deux autres parties sont intéressantes, surtout la troisième, quand Jutta découvre la vérité de sa tante. Le célibat de celle-ci, sa chasteté et les sacrifices qu'elle a consentis se traduisent soudain par une violence étonnante. Plus qu'un roman sur l'amour, il s'agit donc d'un roman sur la fuite, qui comporte de très belles pages, pleines de vérité, et d'autres qui nous semblent un peu désuètes.

L. D.

«*Jutta*», de Lou Andreas-Salomé, Seuil, coll. «Les couleurs de la vie», 195 pages.

Liliane Wouters : la poésie, encore et toujours

Le Billet de Pascal. *Un recueil tout récent, mais d'une étonnante vigueur, par une artiste consacrée*

Il est rare qu'un ou une poète ait droit aux honneurs de l'actualité littéraire. C'est pourtant le cas de Liliane Wouters qui, voici quelques temps, publiait en même temps une anthologie (en collaboration avec Yves Namur) (1), un recueil de poèmes et recevait (c'était durant la Foire du Livre de Bruxelles, fin février) le plus prestigieux des prix décernés par la Communauté française.

Née à Ixelles en 1930, Liliane Wouters est surtout connue pour son œuvre théâtrale, particulièrement pour *La Salle des profs*, ce huis clos à l'école créé pour la première fois en 1983 et qui met en scène six instituteurs représentant autant de visions de l'enseignement. Ce succès national et international n'a cependant pas empêché Liliane Wouters de se consacrer d'abord et avant tout à la poésie : elle a rédigé un essai sur le poète flamand Guido Gezelle, publié cinq anthologies, traduit des poèmes du néerlandais, dirigé la collection «Feux» aux Éperonniers et écrit six recueils. Le premier d'entre ceux-ci, *La Marche forcée*, est paru en 1954 et lui a valu un prix décerné par un jury comprenant, entre autres, Aragon, Cocteau, Reverdy et Fouchet... Vingt-six ans plus tard, Liliane Wouters reçoit le Prix quinquennal de Littérature 2000 que la Communauté française décerne pour marquer un «couronnement de carrière».

Entre ces deux dates et ces deux prix, tout semble être dit, un destin poétique semble se refermer : c'est

livre d'une étonnante vigueur sorti de presse au printemps. Si mérite que soit le prix, la véritable actualité devrait être ce recueil, qui sera peut-être regardé un jour comme le chef d'œuvre de son auteur.

Force, liberté et profondeur sont les mots qui viennent à l'esprit quand on sort du *Billet de Pascal*. À la fois testament littéraire et questionnement ouvert, le recueil est composé de trois parties : «Le Billet de Pascal», «Actuelles» et «Trois tombeaux». Dans la première, Liliane Wouters renouvelle un genre disparu : la méditation poétique. C'est là une particularité de cette femme poète : elle est à la fois à l'écoute de ce qui s'écrit aujourd'hui et se moque des modes. Sa poésie est directe et lyrique, aux antipodes de la production, souvent sinieuse et abstruse, de ses contemporains. Elle n'hésite pas, au cœur du même poème, à délaissier le vers libre pour céder aux charmes de la rime ou de l'assonance et à parler des étoiles et de sa lyre tout en reconnaissant aussitôt «*Je sais que le mot lyre est dépassé, mettons guitare, quant aux étoiles, parler d'elles fait ringard.*» Longue méditation, *Le Billet de Pascal* est tout à la fois un récit d'enfance et de jeunesse et une réflexion sur la mort et sur la foi.

Le quotidien, un trajet en autoroute, y côtoie Pascal et son illumination, un roi hittite momifié ou Clémence, la grand-mère de Liliane, sur son lit de mort. Le sens se condense et s'accumule dans une recherche toujours inachevée :

*moi le moi/chaque jour
apparaître/dans le semblant du corps
où se cherche, à l'étroit, l'esprit tou-
jours à naître.»* Et si la religion est souvent invoquée, elle nourrit la réflexion sans jamais la clore par une réponse toute faite.

Le poème se termine d'ailleurs par une émouvante confession : «*Feu. C'est écrit sur le billet de Blaise. Feu./Et ce regard disait : je vois, je vois./Il n'y avait pourtant personne. Chaque fois/que j'y repense, j'ai envie de croire en Dieu.*»

Les autres parties du recueil contiennent elles aussi des bijoux et des surprises, comme «Poésie», véritable art poétique en miniature ou «Le Graal» où il est question de... la coupe du monde de football !

Il nous reste à conseiller à tous de lire ce recueil. Les jeunes poètes y apprendront beaucoup, les amateurs prendront énormément de plaisir et ceux qui croient ne pas aimer la poésie d'aujourd'hui se réconcilieront avec elle.

Laurent Demoulin

«Le Billet de Pascal», de Liliane Wouters, coédition Phi/Écrits des Forges/Les Éperonniers, collection Graphi, Luxembourg/Québec/Bruxelles.

Les cinq premiers recueils de Liliane Wouters sont regroupés en un volume publié aux Éperonniers sous le titre «Tous les chemins conduisent à la mer». (1) Liliane Wouters et Yves Namur, Le siècle des femmes. Poésie francophone en Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg au XX^e siècle, coédition Phi/Les



Les lauriers dont elle est couverte n'ont en rien émoussé la profondeur de son inspiration : le dernier recueil de Liliane

...ou le Prix quinquennal de Littérature 2000 que la Communauté française décerne pour marquer un «couronnement de carrière». Entre ces deux dates et ces deux prix, tout semble être dit, un destin poétique semble se refermer : c'est sans compter sur *Le Billet de Pascal*,

Le quinquennal, un trajet en bateau, y côtoie Pascal et son illumination, un roi hittite momifié ou Clémence, la grand-mère de Liliane, sur son lit de mort. Le sens se condense et s'accumule dans une recherche toujours inachevée : «Chaque jour reconnaître au fond de

...aux Éperonniers sous le titre «Tous les chemins conduisent à la mer». (1) Liliane Wouters et Yves Namur, Le siècle des femmes. Poésie francophone en Belgique et au Grand-Duché de Luxembourg au XX^e siècle, coédition Phi/Les Éperonniers.



Les lauriers dont elle est couverte n'ont en rien émoussé la profondeur de son inspiration : le dernier recueil de Liliane Wouters est superbe... photo Nicole Hellyn (AML)

« Le rameur sans rivage » : le chant est dans l'oiseau

Béatrice Libert. Du quotidien à la fable...

«Et nous tentons le sauvetage/ de la page où s'écrit l'impossible», nous dit Béatrice Libert dans *Le Rameur sans rivage*, son dernier recueil de poèmes. Et, en effet, la poésie, depuis la mort du surréalisme, semble s'être donné une tâche impossible : dire l'indicible, témoigner du chaos insensé de la vie en inventant une langue, riche en connotations et en oxymores, capable d'enfermer en un mot les vérités contradictoires de l'être.

A ce jeu, malheureusement, nombre de poètes se perdent, tâtonnant dans l'obscurité ou glissant dans la clarté d'une écriture vide à force d'éviter le sens. Il ne suffit pas de refuser d'être prosaïque pour être poétique, ni de voiler de brume la description d'une chaise pour qu'elle devienne intéressante. Cependant, il en est d'autres qui ont trouvé un équilibre entre l'illisible et l'indicible. Béatrice Libert en fait partie. D'un recueil à l'autre, son écriture se précise et ses thèmes s'approfondissent. Avec *Le Rameur sans rivage*, qu'elle publie dans la prestigieuse collection Clepsydre aux éditions de la Différence, elle signe sans doute son livre le plus abouti.

L'inspiration prend plusieurs formes dans ce nouveau recueil : il est possible de déceler une

veine minimaliste, consacrée au quotidien, une autre existentialiste, centrée autour des thèmes de la mort, du vieillissement, de l'écriture et une dernière, ludique, composée de petites fables à la Prévert.

Mais ces trois veines, en réalité, ne sont pas vraiment distinctes, elles se croisent et s'emmêlent, le style de l'auteur, toujours léger et gracieux, donnant à l'ensemble une belle unité. Certains poèmes se donnent immédiatement, d'autres gardent leur mystère, mais dans un cas comme dans l'autre, le lecteur a toujours une marge pour laisser sa pensée vagabonder. La rameuse qui nous entraîne dans sa barque poétique a un visage, parfois mélancolique, parfois souriant, mais elle n'a pas de rivage : nul ne connaît l'ultime destination de la poésie, ni son origine.

Et Béatrice Libert s'interroge : «*Le chant est dans l'oiseau./ L'oiseau est dans son chant/ et tout le ciel, en son désir de chanter./ Et toi, toujours à courir après toi-même./ es-tu dans ton poème ?/ Le poème est-il en toi ?/ Est-il cette lumière noire derrière toi ?*»

Laurent Demoulin

«Le rameur sans rivage», de Béatrice Libert, La Différence, collection Clepsydre, 95 pages.

Pour son quarante-septième recueil, le poète Jacques Izoard monte à bord du Fram

Les poètes et écrivains Serge Delaive, Karel Logist, Carl Norac, Carino Bucciarelli et Denys-Louis Colaux, qui forment le comité de rédaction de la revue semestrielle de littérature *Le Fram*, se lancent dans l'édition en publiant un recueil de poèmes de Jacques Izoard, *Pièges d'air*.

La revue a habitué ses lecteurs à un dosage équilibré entre de grands écrivains d'aujourd'hui (Eugène Savitzkaya, William Cliff, Hugo Clauss, Caroline Lamarche, Hélène Cixous ou Nicole Malinconi) et de jeunes auteurs peu connus, qui, comme le souligne Carl Norac dans la préface du 4^e numéro, désirent «*rompre avec une poésie abstraite dont la blancheur et le silence prétendus ne laissent plus transparaître le visage ou la chair du poète*». La même volonté d'alternance semble guider la maison d'édition, puisqu'après la valeur sûre que représente Jacques Izoard, les éditions Le Fram publieront un recueil d'un écrivain jusqu'à présent assez confidentiel, Antonio Moyano.

Quarante-septième livre de Jacques Izoard, *Pièges d'air* présente plusieurs facettes du talent du poète. Les poèmes qui ouvrent le recueil obéissent à sa manière habituelle : ce sont des strophes de six ou

sept vers libres, cohérentes et circulaires, de petits mondes de mots au charme mystérieux. Mais le recueil contient également des textes en prose d'une tonalité différente comme «*Enfance d'enfance d'enfance*». Il s'agit d'une réflexion poétique sur la mémoire mêlée à une évocation du passé. Jacques Izoard semble s'y raconter puis il fait une pirouette et se drape dans l'imaginaire et le langage : «*Cette enfance, ne vais-je pas l'inventer ?*», se demande-t-il. Il n'empêche qu'il aborde là, de manière plus directe que d'ordinaire, le thème qui sous-tend peut-être secrètement toute son œuvre : le regard décalé que pose sur le monde un enfant rêveur...

Le livre est de belle facture et la mise en page est délicate et soignée. Un seul point négatif : les illustrations de Mutlu, qui semblent bâclées au regard de l'écriture précise d'Izoard.

Après un si bon départ, il ne reste qu'à souhaiter bonne route aux nouveaux éditeurs.

Laurent Demoulin

«Pièges d'air», de Jacques Izoard, Le Fram, 92 pages. Pour tout renseignement : Editions le Fram, 54 rue des Fusillés, 4020 Liège.

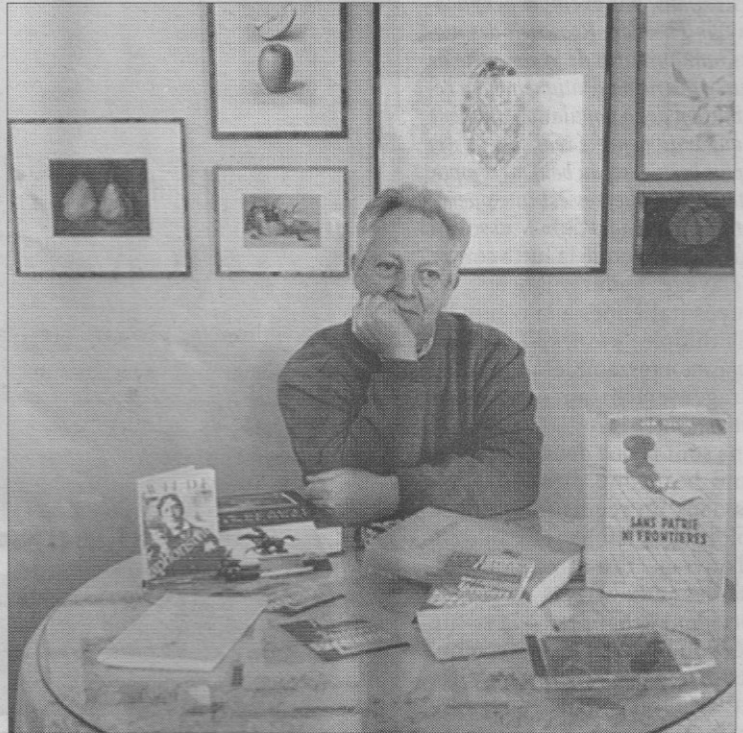
Vaneigem : un Rousseau sans dieu ni maître

Essai. Des écrits salutaires et vigoureux qui cherchent à nous réveiller

Les forces qui dirigent le monde semblent si loin de nous et la violence éclate tellement souvent aux marges de notre quotidien que nous nous laissons volontiers gagner par le découragement. Heureusement, de temps en temps, un homme ou une femme nous secoue : non, le malheur, l'exploitation, l'injustice, la soumission et la guerre ne sont pas des fatalités. Ces calamités n'ont pas toujours existé et il ne tient qu'à nous de les enterrer dans le passé. Raoul Vaneigem, l'auteur du fameux *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* ayant annoncé en 1967 la fièvre de mai, est l'une de ces personnes salutaires et vigoureuses dont les écrits cherchent à nous réveiller.

De *l'inhumanité de la religion*, son dernier livre, nous rappelle que nous prenons pour des caractéristiques universelles de l'être humain les conséquences historiques de la civilisation marchande. S'appuyant sur des découvertes archéologiques qui n'auraient pas déplu à Jean-Jacques Rousseau, Vaneigem situe l'émergence de cette civilisation il y a 10 000 ans d'ici, au début du néolithique. L'élevage et l'agriculture remplacent alors la cueillette et la chasse et donnent naissance au travail, à l'exploitation, à l'inégalité, à la misogynie et à la guerre (les premières traces sur les squelettes humains de blessures ne devant rien aux animaux remontent en effet à cette époque). Jusque-là, rien de neuf. L'originalité de la démonstration de Vaneigem tient au fait qu'il date de la même époque la création de la religion. Pour lui, les chasseurs-cueilleurs du paléolithique jouissaient d'un contact direct avec la nature : s'ils enterraient leurs morts, la forme de spiritualité qu'ils développaient n'avait rien à voir avec la religion puisque celle-ci sert, comme le rappelle l'étymologie, à relier. On ne peut relier ce qui est séparé et la séparation date, précisément, du néolithique : séparation de l'homme avec la nature qui est réifiée par l'agriculture et séparation de l'esprit et du corps par le biais du travail qui s'oppose aux désirs spontanés de la chair. Ainsi, Raoul Vaneigem met dans le même sac le prêtre et le tyran, l'économie et la religion. Et il se montre intraitable, se raillant des gauchistes occidentaux vantant la sagesse du dalai-lama sans avoir lu ses textes scandaleusement misogynes et rejetant les alliances entre les curés progressistes et le peuple : pour lui, la religion est toujours affaire de misère, qu'elle la favorise ou qu'elle s'y oppose.

Sa démonstration ne s'arrête pas là. Il analyse ensuite les deux formes fondamentales d'économie : l'agriculture et le commerce. Si le triomphe récent de ce dernier se traduit par une faillite inéluctable des religions traditionnelles, c'est pour faire de l'économie



Vaneigem termine son livre par un chant d'espoir. © Houcman

une nouvelle religion, une entité céleste sur laquelle les individus n'ont aucune prise. Et Vaneigem de finir son livre par un chant d'espoir : il exhorte ses contemporains à s'affranchir du travail oppressif et à laisser parler leurs véritables désirs.

On peut reprocher à Vaneigem d'être trop entier ou de faire flèche de tout bois. Les idées s'accumulent dans son texte avec une telle force que, parfois, les liens qui les unissent sont difficiles à saisir. Mais, que l'on partage ou non ses opinions, il faut reconnaître qu'il a une plume ferme et vigoureuse, digne des maîtres du XVIII^e siècle : ses flèches sont taillées à la Voltaire et son refus viscéral de l'injustice rappelle Rousseau.

Laurent Demoulin

Raoul Vaneigem, *De l'inhumanité de la religion*, Denoël, 197 pages.

Le jeu du rêve et du réel

Premier roman. Joli coup d'essai pour le jeune poète liégeois Serge Delaive, alias Axel Somers, qui publie «Le temps du rêve»

Dans les années 1770, le navigateur anglais James Cook dut, à la suite d'un accident, mettre pied à terre au nord-est de ce qui deviendra l'Australie. Ce capitaine, qui avait croisé de nombreux peuples «sauvages» et qui devait périr en affrontant les indigènes d'Hawaii, fut surpris par l'attitude des Aborigènes australiens à son égard : ni hostiles, ni accueillants, ils faisaient simplement comme si les Européens n'existaient pas, ne leur adressaient ni la parole, ni un regard. Mais il n'en tira aucune conclusion.

Un personnage de *Le Temps du rêve*, premier roman d'un jeune auteur belge nommé Axel Somers (pseudonyme du poète liégeois Serge Delaive), s'est intéressé aux Aborigènes, à leur conception particulière du temps et à l'histoire de Cook. Il en a tiré la conclusion suivante : les Aborigènes croyaient que

ces étrangers faisaient partie d'un rêve collectif.

Le reste du roman d'Axel Somers est habilement construit à partir de cette anecdote qui se trouve en son milieu. Plusieurs destins s'y croisent dans un décor évoquant le Canada d'il y a cent ans : d'une part, ceux d'un homme chassant l'ours, de la femme qui l'attend et du frère de la femme et, d'autre part, celui d'un enfant dont le père s'est suicidé et qui s'enfuit de chez lui. Ce n'est qu'à la fin du livre que se noue un lien explicite entre l'histoire de l'homme, de la femme, de l'ours et du frère et celle de l'enfant. Mais dès le début, ces destins se rejoignent car le temps réel et le temps du rêve semblent s'y mêler sans que personne n'arrive à clairement établir le sens des rêves et leur rapport avec la réalité. À la fin du livre, bien qu'aucune explication définitive ne soit venue tuer la poésie du récit,

tous les éléments narratifs semblent s'assembler comme par miracle pour former une espèce de grande cathédrale de brume, envoûtante et énigmatique.

Une des forces de ce premier roman tient à la qualité de son écriture : Axel Somers passe très habilement d'une prose descriptive, précise et réaliste, à des espèces d'accélération stylistiques dans lesquelles les mots deviennent plus denses et plus mystérieux. Ainsi la forme épouse le fond : le mélange de deux styles rappelle l'intrication du rêve et de la réalité. Le romancier a fait ici œuvre de poète.

Laurent Demoulin

«Le Temps du rêve», d'Axel Somers, Les Eperonniers, collection «Maintenant plus que jamais», 197 pages.

22

MARDI 1^{er} AOUT 2000 LE MATIN

SOCIÉTÉ

POLITIQUE

ÉCONOMIE

MONDE

MULTIMÉDIA

OPINION(S)

TENDANCES

GUIDE

CULTURE

TELES

SPORTS

Le Japon se délecte de Jean-Philippe Toussaint

Portrait. Kan Nozaki, son traducteur, couronné à Seneffe

Quels sont les deux romanciers belges vivants les plus traduits dans le monde ? Amélie Nothomb, bien sûr, et, ce qui peut paraître plus surprenant, Jean-Philippe Toussaint : ses romans sont publiés en vingt langues.

Dimanche dernier, au château de Seneffe, à la fin d'une journée d'études consacrée à la traduction, organisée par Richard Miller, président du Parlement, et ouverte au public, Kan Nozaki, le traducteur japonais de Toussaint, a reçu le quatrième prix de la traduction littéraire de la Communauté française.

Un peu plus tôt dans l'après-midi,

une table ronde réunissait le romancier et ses traducteurs chinois, néerlandais, bulgare, tchèque, anglais, allemand, anglais et japonais. Ensemble, ils ont évoqué les problèmes techniques que pose la traduction. Jean-Philippe Toussaint est un écrivain au style des plus soignés, qui emploie volontiers de longues phrases scandées par des parenthèses, qui se plaît aux ruptures de ton et aux jeux de mots. En outre, il cultive un humour subtil devant beaucoup au ton nonchalant de ses narrateurs. Son œuvre demande par conséquent des traductions précises, très attentives au ton et à la forme.

Le traducteur japonais a mis en évidence ce souci formel avec humour en racontant qu'il avait pris l'habitude de s'habiller de la même manière que le romancier : cela lui a d'ailleurs réussi puisqu'une lectrice lui a déclaré qu'il ressemblait à Monsieur, le héros du second roman de Toussaint.

Après avoir reçu son prix, Kan Nozaki, qui est maître de conférence à l'Université de Tokyo et spécialiste de Gérard de Nerval, a répondu aux questions de Jacques De Decker à propos de l'incroyable succès rencontré par le romancier belge au Japon. Son premier roman, *La Salle de Bain*, y a été vendu à pas moins de 120 000 exemplaires,



Le château de Seneffe, siège du Collège européen des traducteurs.

photo J-M Debecque

alors qu'il n'a bénéficié d'aucune campagne de promotion. «C'est un coup de foudre inexplicable», a déclaré le traducteur avant de préciser que, pour la plupart, ces lecteurs étaient en fait de jeunes lectrices. «Au Japon, les nouveautés sont toujours propagées par les jeunes femmes, qu'il s'agisse de cinéma, de musique, de mode ou de littérature.»

Ce succès, grâce auquel l'auteur de *L'Appareil-photo* est un des romanciers francophones les plus célèbres au pays du soleil levant, donne peut-être à réfléchir. Même s'il jouit d'une reconnaissance certaine en France et en Belgique (il a reçu le prix Rossel en 1997 pour *La Télévision*), Jean-Philippe Toussaint n'y est sans doute pas encore estimé à sa juste valeur.

Peu de critiques ont souligné l'influence profonde qu'il exerce sur la littérature française contemporaine depuis quinze ans. Cette influence est particulièrement claire chez les auteurs publiés comme lui aux Édi-

tions de Minuit (Oster, Laurent, Deville, Gailly, Chevillard et même Echenoz), mais, de manière moins directe, elle touche beaucoup d'autres romanciers, des Belges comme Jean-Luc Outers, et de nombreux Français.

Même Michel Houellebecq, malgré le mépris qu'il affiche pour «l'école de Minuit», a été imprégné : la nonchalance et l'humour du narrateur de *Extension du domaine de la lutte* doivent probablement beaucoup aux héros de Toussaint.

Opinion que partage Kan Nozaki, qui nous a confié que les trois romanciers contemporains les plus intéressants à ses yeux étaient Toussaint, Guibert et Houellebecq. Il travaille d'ailleurs actuellement à la traduction des *Particules élémentaires* de ce dernier. Et à la question de savoir quelle qualité il a appréciée d'abord chez Jean-Philippe Toussaint, il répond sans hésiter : «Le style, la modernité du style.»

Laurent Demoulin

Michel Zumkir, gay et contradictoire

«C'est pas fini» est un premier roman qui s'apparente à un bilan amoureux, dans la lignée de l'autofiction...

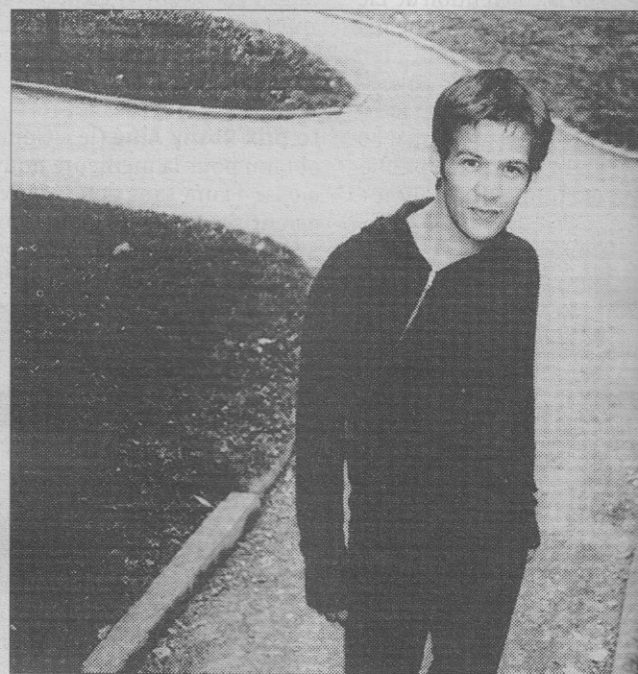
Connu jusqu'à présent pour ses chroniques littéraires (*La Libre Essentielle*, *Le Carnet et les Instants*), Michel Zumkir, qui est né à Bruxelles en 1965, vient de faire paraître un premier roman à Paris chez Balland : *C'est pas fini*.

Précisons tout de suite que la collection qui accueille ce premier roman n'est pas neutre : «Le Rayon» s'est d'abord appelé «Le Rayon gay» et il est ouvert principalement à des textes centrés sur les désirs homosexuels. Nous ne répondons pas ici à la question de savoir si, du fait même de son existence, une telle collection ne risque pas de constituer une espèce de ghetto, ni s'il existe ou non une littérature gay. Remarquons simplement que le lecteur sait où il s'engage car, s'il s'agit de critiquer Le Pen, par exemple, les préférences amoureuses de l'écrivain importent peu, mais lorsque le désir et l'amour constituent le sujet du roman, ces préférences influent sur le récit. Les règles du jeu de l'amour ne sont en effet pas les mêmes dans tous les cas et la littérature homosexuelle aujourd'hui ne masque plus les siennes.

Michel Zumkir s'inscrit tout à fait dans ce troisième temps. Son roman est composé de trois parties : dans la première, Michel, le narrateur réfléchit à son parcours sexuel et amoureux en évoquant principalement sa première grande passion. Il a aimé naguère un garçon qu'il nomme C. et avec lequel il se disputait souvent de façon extrêmement violente. La seconde partie reproduit la lettre, pleine de colère, que lui envoie C. après avoir lu son tapuscrit. Et la troisième consigne les réactions du narrateur par rapport à cette lettre. Cette construction astucieuse est typique de ce que l'on appelle désormais l'autofiction : non seulement le texte a une large base autobiographique, mais surtout il occupe une

place dans le récit lui-même, comme chez Guibert ou chez Christine Angot. Quelle que soit la part de la fiction et de l'autobiographie, le narrateur prend donc les traits de l'écrivain. C'est probablement Michel Zumkir qui a écrit la lettre de C., mais celle-ci lui permet de donner un autre éclairage à son récit, C. ne partageant pas les vues du narrateur : pour celui-ci, leurs disputes étaient tragiques, passionnelles, grandioses, pour celui-là, simplement grotesques. De plus, la réaction de C. permet de relativiser les leçons que Michel tire de son expérience. Ainsi, le narrateur plaide pour un monde de l'«a-fidélité», c'est-à-dire où n'auraient plus cours les notions de fidélité et d'infidélité, qu'il juge «destructrices». C., que Michel avait souvent trompé, remet les montres à l'heure : «C'est tout ce que tu es parvenu à inventer pour t'envoyer le premier mec qui passe sans problème de conscience.»

La dualité qui préside à la construction du roman se retrouve dans les phrases, dans les paragraphes et dans la personnalité du narrateur. Les phrases de Zumkir comportent de nombreuses parenthèses nuancant son propos et les mots eux-mêmes sont souvent doubles («ces/mes histoires» ou «les cris(es)»). En outre, Zumkir use, et avec un rare bonheur, de la technique du fragment qui lui permet de juxtaposer des propos contradictoires sans les amoindrir par des liens. Ainsi les divisions intimes du narrateur apparaissent-elles au grand jour : Michel ne pense qu'à l'amour tout en rêvant d'un monde sans passion, il est étonné par les rencontres d'un soir, mais il les multiplie, il accorde une importance extrême au sexe tout en idéalisant les premières suites d'amour



Installé à Paris, Michel Zumkir publie dans l'ex-«Rayon

avec C. parce qu'elles étaient chastes, il remarque que l'oubli amplifie la séparation et, en même temps, que sa relation avec C. est toujours là tout entière en lui, l'empêchant de revivre les émois de la première fois... Michel Zumkir livre donc avec beaucoup de finesse et de nuances la vérité d'un être contradictoire et il a choisi pour ce faire les techniques formelles qui correspondaient le mieux à son personnage.

Laurent Demoulin
«C'est pas fini», de Michel Zumkir, Balland, *Le Rayon*, 156 pages, 545 F. (13,5 euros). Ce mercredi 15 novembre à 18 heures, à la librairie Pax (place Cockerill, à Liège), Michel Zumkir s'entretiendra de son livre avec Nancy Delhale. Le vendredi 17

Le cho

... «Blanche (Ramsay)

On connaît étonnés avec «Petite révisé cassé» se révisé Son propos, d'emblée. On dans l'intim ordinaire, o révéle, depuis de leur jeune La narratrice conte le parc jeune qu'elle temps. Clari s'ouvrir dev faisait l'una semblait né l'ombre de C on ne peut v des sentime propre «inf

Michel Zumkir, ray et contradictoire

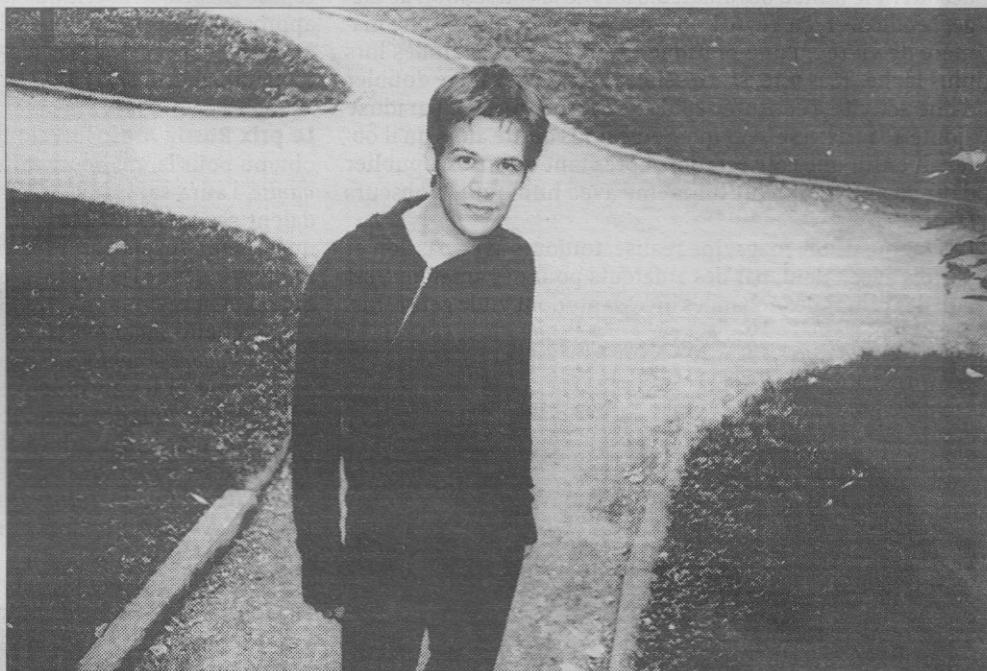
«C'est pas fini» est un roman qui tente de faire un bilan de son parcours, dans la tradition de l'autofiction...

Jusqu'à présent pour ses romans littéraires (*La Libre École*, *Le Carnet* et *les Insomnies*), Michel Zumkir, qui est né à Paris en 1965, vient de faire son premier roman à Paris chez Grasset.

Il s'agit de suite que la collection de Grasset accueille ce premier roman. Le titre : «Le Rayon» s'est inspiré de «Le Rayon gay» et il est consacré à des textes autobiographiques et à des textes de ses désirs homosexuels. On ne va pas ici à la question de savoir si, du fait même de son statut de collectionneur, il ne constitue pas une espèce de littérature de niche ou non une littérature de niche. On va simplement constater que le roman est un monde où il s'engage car, s'il s'agit de Le Pen, par exemple, ces amoureuses de l'écrivain ne sont pas, mais lorsque le roman constitue le sujet de ses préférences influent sur les règles du jeu de l'amour ne sont pas les mêmes dans tous les domaines de la littérature homosexuelle. On ne masque plus les

place dans le récit lui-même, comme chez Guibert ou chez Christine Angot. Quelle que soit la part de la fiction et de l'autobiographie, le narrateur prend donc les traits de l'écrivain. C'est probablement Michel Zumkir qui a écrit la lettre de C., mais celle-ci lui permet de donner un autre éclairage à son récit, C. ne partageant pas les vues du narrateur : pour celui-ci, leurs disputes étaient tragiques, passionnelles, grandioses, pour celui-là, simplement grotesques. De plus, la réaction de C. permet de relativiser les leçons que Michel tire de son expérience. Ainsi, le narrateur plaide pour un monde de l'«a-fidélité», c'est-à-dire où n'auraient plus cours les notions de fidélité et d'infidélité, qu'il juge «destructrices». C., que Michel avait souvent trompé, remet les montres à l'heure : «C'est tout ce que tu es parvenu à inventer pour t'envoyer le premier mec qui passe sans problème de conscience.»

La dualité qui préside à la construction du roman se retrouve dans les phrases, dans les paragraphes et dans la personnalité du narrateur. Les phrases de Zumkir comportent de nombreuses parenthèses nuanciant son propos et les mots eux-mêmes sont souvent doubles («ces/mes histoires» ou «les cris(es)»). En outre, Zumkir use, et avec un rare bonheur, de la technique du fragment qui lui permet de juxtaposer des propos contradictoires sans les amoindrir par des liens. Ainsi les divisions intimes du narrateur apparaissent-elles au grand jour : Michel ne pense qu'à l'amour tout en rêvant d'un monde sans passion, il est écœuré par les rencontres d'un soir, mais il les multiplie, il accorde une importance extrême au sexe tout en idéalisant ses premières soirées d'amour



Installé à Paris, Michel Zumkir publie dans l'ex-«Rayon gay».

photo P. Meeuwissen

avec C. parce qu'elles étaient chastes, il remarque que l'oubli amplifie la séparation et, en même temps, que sa relation avec C. est toujours là tout entière en lui, l'empêchant de revivre les émois de la première fois... Michel Zumkir livre donc avec beaucoup de finesse et de nuances la vérité d'un être contradictoire et il a choisi pour ce faire les techniques formelles qui correspondaient le mieux à son personnage.

Laurent Demoulin «C'est pas fini», de Michel Zumkir, Balland, *Le Rayon*, 156 pages, 545 F. (13,5 euros). Ce mercredi 15 novembre à 18 heures, à la librairie Pax (place Cockerill, à Liège), Michel Zumkir s'entretiendra de son livre avec Nancy Delhalle. Le vendredi 17

novembre à 16h30, il dédicacera son livre à la librairie Darakan (9 rue du Midi à 1000 Bruxelles).

Le choix du libraire

... «Blanche cassé», d'Elisa Brune (Ramsay)

On connaissait Elisa Brune. Elle nous avait étonnés avec «Fissures», nous avait enchanté avec «Petite révision du ciel». Cet automne, «Blanche cassé» se révèle notre coup de cœur de la rentrée. Son propos, aussi bien que son écriture, séduit d'emblée. On entre sans plus pouvoir y échapper dans l'intimité d'une famille somme toute assez ordinaire, où le destin de deux sœurs nous est révélé, depuis la plus tendre enfance jusqu'à la fin de leur jeunesse.

La narratrice est l'aînée, Bénédicte. Elle nous raconte le parcours de sa jeune sœur – deux ans plus jeune qu'elle – qui la fascine et l'inquiète en même temps. Clarisse, déjà toute petite, voyait le monde s'ouvrir devant elle. Belle, vive, malicieuse, elle faisait l'unanimité. Bref, on ne voyait qu'elle, elle semblait née pour conquérir le monde. Dans l'ombre de Clarisse – car devant tant de lumière, on ne peut vivre que dans l'ombre –, Bénédicte vit des sentiments contradictoires : elle ressent sa propre «infériorité» mais ne se laissera jamais envahir par la jalousie, préférant être le témoin d'une vie qui ne pourra qu'être palpitante, l'ad-

L' « Antigone » de Christine Angot

Dans « Quitter la ville », Christine Angot observe l'agressivité dont fut l'objet sa prise de parole publique

Christine Angot a publié neuf livres. Les sept premiers ne rencontrèrent presque aucun succès, malgré leurs évidentes qualités: on pouvait y découvrir une écriture haletante et rapide et des constructions romanesques étonnantes. Un style fait de juxtapositions brutales correspondant à notre quotidien saturé d'événements et d'informations. Ecrivaine contemporaine nous parlant d'aujourd'hui dans un langage neuf, Christine Angot se décrit explicitement comme une héritière de Duras, mais elle est aussi la petite sœur d'Hervé Guibert, poussant un peu plus loin que lui encore le jeu sur le « je » et cette imbrication de la littérature dans la vie et de la vie dans la littérature qu'on appelle parfois l'autofiction. Christine Angot semble toujours parler d'elle-même, mais le *Sujet Angot* se construit et se modifie sans cesse dans la relation à autrui, dans les regards portés sur lui, comme l'indique d'ailleurs le titre d'un de ses meilleurs livres: *Les autres*.

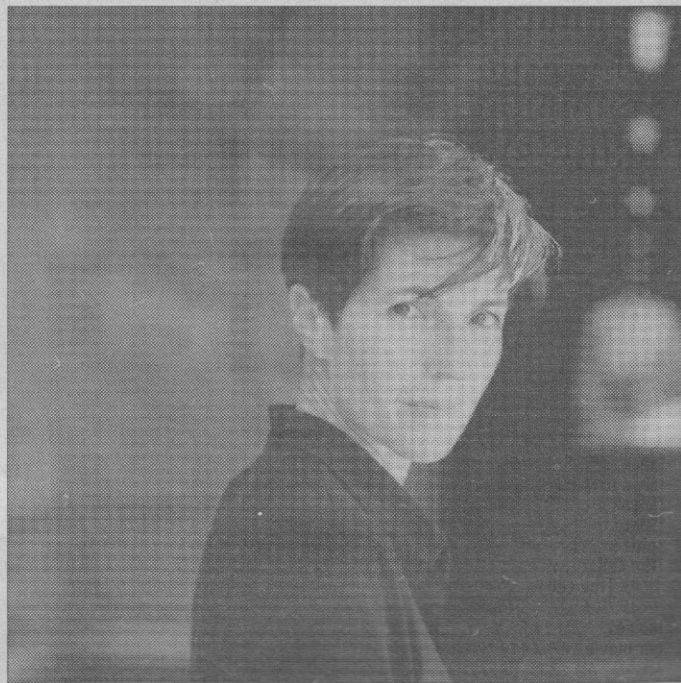
Tout a changé pour Christine Angot l'an dernier quand elle a publié *L'inceste*, texte centré sur un thème déjà présent dans ses romans précédents. *L'inceste* a rencontré un énorme succès mais, surtout, a provoqué un fameux « battage médiatique ». Comme la narratrice porte le même nom que la romancière et que le récit semble autobiographique, le débat s'est immédiatement éloigné de la littérature pour ne s'intéresser qu'à la femme, oubliant ainsi la distinction pourtant indépassable entre narrateur et auteur. *Quitter la ville* est le journal de ce battage et de cette confusion.

Que ceux qui veulent lire un livre amusant et mordant sur le milieu litté-

raire se dirigent plutôt vers *L'auteur* de Ravalec (Le Dilettante, 1995). Et que ceux qui veulent découvrir Angot commencent par un de ses romans: *Quitter la ville* n'est pas un livre facile. C'est un livre douloureux.

La technique littéraire d'Angot et ses incessantes juxtapositions y font merveille pour décrire la tempête dans laquelle elle s'est trouvée et les sentiments contradictoires qui l'ont assaillie. Son écriture file à 100 à l'heure: Christine Angot, la narratrice, est très excitée par le succès, mais en même temps, elle se sent sans cesse maltraitée.

C'est le premier thème du livre. Il ne s'agit pas d'un règlement de compte, mais d'une réalité que Christine Angot est la première à décrire: aujourd'hui, toute personne publique dont le rôle est lié à la prise de parole est sans cesse en butte à l'agressivité. Les enseignants et les politiciens en ont été les premières victimes, vient maintenant le tour des intellectuels et des écrivains. Christine Angot ne théorise pas cette mutation sociale. Elle la subit. Et les attaques la visant sont d'autant plus fortes que le thème de son livre, l'inceste, est délicat. De plus, son passé la met à nu: ces assauts rappellent à la narratrice, précisément, l'inceste qu'elle a subi. Cela se traduit littérairement par une métaphore, où combien symbolique, que file le roman: Angot se compare à Œdipe, celui dont la vérité blesse la cité tout entière. *Quitter la ville* est alors comme violé par la pièce de So-



Tout a changé pour Christine Angot quand elle a publié « L'inceste »

phocle.

Puis survient dans cette chronique un événement vraiment tragique, qui fait qu'Angot n'est plus Œdipe mais Antigone: son père meurt. En plein dans la tourmente. Le texte, déjà rapide, se mue en un véritable tourbillon, où Sophocle prend encore plus de place, où les événements mineurs se mêlent aux majeurs.

L'histoire pourrait continuer, car à nouveau la critique n'a parlé que très peu du contenu de *Quitter la ville* et de la virtuosité de la romancière: il n'a été question que de la femme. Je n'ai rien à dire de Christine Angot, l'habitante de Montpellier que je ne connais pas, l'invitée de Pivot

Le cho

... « La Faille (Gaïa)

Jorn Riel, romologue, nous a dans ses pré- pleins d'hum- culentes d'un- te série de « r- tions Gaïa, es- conitar, confie- pourrait pass- ce ne soit l'in- moi ». Attend- de décor radi- tures, où s'ex- tué aux et

24

MARDI 21 NOVEMBRE 2000 LE MATIN

SOCIETE

POLITIQUE

ECONOMIE

MONDE

MULTIMEDIA

OPINION(S)

TENDANCES

GUIDE

CULTURE

TELES

SPORTS

Simenon dans la cour des gra

Synthèse. Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Maupassant, Proust, Céline et ... Simenon. Jacques Dubois observe avec acuité ces auteurs qui fondent le réalisme en le transcendant.



Simenon avec son épouse Tigy dans les années cinquante. ph. Fonds Simenon (ULg)

Jacques Dubois est professeur émérite de l'Université de Liège, spécialiste du roman du XIXe et XXe siècles, du polar et de la sociologie de la littérature, directeur de collection au Seuil et chez Labor. Il a été en outre membre du groupe Mu (à l'époque de *Rhétorique générale*) et directeur de la rédaction de *La Wallonie*... Mais il est aussi et surtout un écrivain, qui, au lieu de raconter des histoires, parle des livres des autres. A cet égard, son chef-d'œuvre, à ce jour, est probablement *Pour Albertine* (1997), dans lequel il souligne avec jubilation l'importance dans *La Recherche du Temps perdu* d'un personnage qui s'était imposé à Proust presque malgré lui et que la critique a toujours négligé. Les romanciers du réel, son nouvel ouvrage, est écrit avec autant de style, de grâce et de clarté que *Pour Albertine*, mais il n'est pas traversé par une même inspiration : il s'agit, cette fois, plus d'une leçon magistrale du professeur que d'un livre de l'écrivain.

Dans *Les romanciers du réel*, Jacques Dubois s'attache à définir le réalisme puis analyse huit de ses meilleurs représentants selon des critères fixes. Avec sagacité, son texte fait le tour de tout ce que les critiques ont écrit au cours du siècle au sujet du réalisme et des auteurs qu'il a choisis. Mais, loin de se contenter de cette synthèse, Dubois donne son avis sur chaque point de

vue et construit, petit à petit, sa propre théorie. En résumé, le réalisme est d'abord volonté de décrire le social à travers une histoire singulière. Cette volonté implique un certain déterminisme : l'individu est conditionné par l'univers dans lequel il vit. Enfin, tout en cherchant à inventer un roman total, le réalisme s'attache volontiers aux moindres détails. Certains romanciers se sont tenus strictement à ces principes. Mais les grands réalistes, tout en les appliquant, les ont allègrement violés, notamment en laissant une place à la liberté au cœur même du déterminisme. C'est la leçon de Dubois : les romanciers génie sont toujours doubles, divisés, paradoxaux.

Quels sont ces auteurs qui fondent le réalisme en le transcendant ? Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Maupassant, Proust, Céline : jusque-là rien d'étonnant. Mais Jacques Dubois y ajoute une figure moins reconnue : Georges Simenon. Ranger un auteur de romans policiers en si bonne compagnie est en effet une audace, ce dont, bien entendu, Dubois est tout à fait conscient. Dès les premières pages de son livre, il justifie son choix : « *L'auteur des Maigret provient certes de la littérature de série et a mis au point une formule du roman qui n'a pas le prestige des grandes créations. Mais, précisément, il représente de façon éminente ce moment où une littérature de second rang récupère avec succès un réalisme que commençait à dédaigner la littérature*



dans la cour des grands

Balzac, Flaubert, Zola, Maupassant, Proust, Céline et ... Simenon: Jacques Dubois réunit ces auteurs qui fondent le réalisme en le transcendant...



âgés cinquante. ph. Fonds Simenon (ULg)

Jacques Dubois est professeur émérite de l'Université de Liège, spécialiste du roman du XIXe et XXe siècles, du polar et de la sociologie de la littérature, directeur de collection au Seuil et chez Labor. Il a été en outre membre du groupe Mu (à l'époque de *Rhétorique générale*) et directeur de la rédaction de *La Wallonie*... Mais il est aussi et surtout un écrivain, qui, au lieu de raconter des histoires, parle des livres des autres. À cet égard, son chef-d'œuvre, à ce jour, est probablement *Pour Albertine* (1997), dans lequel il souligne avec jubilation l'importance dans *La Recherche du Temps perdu* d'un personnage qui s'était imposé à Proust presque malgré lui et que la critique a toujours négligé. Les romanciers du réel, son nouvel ouvrage, est écrit avec autant de style, de grâce et de clarté que *Pour Albertine*, mais il n'est pas traversé par une même inspiration : il s'agit, cette fois, plus d'une leçon magistrale du professeur que d'un livre de l'écrivain.

Dans *Les romanciers du réel*, Jacques Dubois s'attache à définir le réalisme puis analyse huit de ses meilleurs représentants selon des critères fixes. Avec sagacité, son texte fait le tour de tout ce que les critiques ont écrit au cours du siècle au sujet du réalisme et des auteurs qu'il a choisis. Mais, loin de se contenter de cette synthèse, Dubois donne son avis sur chaque point de

vue et construit, petit à petit, sa propre théorie. En résumé, le réalisme est d'abord volonté de décrire le social à travers une histoire singulière. Cette volonté implique un certain déterminisme : l'individu est conditionné par l'univers dans lequel il vit. Enfin, tout en cherchant à inventer un roman total, le réalisme s'attache volontiers aux moindres détails. Certains romanciers se sont tenus strictement à ces principes. Mais les grands réalistes, tout en les appliquant, les ont allègrement violés, notamment en laissant une place à la liberté au cœur même du déterminisme. C'est la leçon de Dubois : les romanciers de génie sont toujours doubles, divisés, paradoxaux.

Quels sont ces auteurs qui fondent le réalisme en le transcendant ? Balzac, Stendhal, Flaubert, Zola, Maupassant, Proust, Céline : jusque-là rien d'étonnant. Mais Jacques Dubois y ajoute une figure moins reconnue : Georges Simenon. Ranger un auteur de romans policiers en si bonne compagnie est en effet une audace, ce dont, bien entendu, Dubois est tout à fait conscient. Dès les premières pages de son livre, il justifie son choix : «*L'auteur des Maigret provient certes de la littérature de série et a mis au point une formule du roman qui n'a pas le prestige des grandes créations. Mais, précisément, il représente de façon éminente ce moment où une littérature de second rang récupère avec succès un réalisme que commençait à dédaigner la littérature*

re haute.» D'après cette remarque liminaire, Simenon serait plus intéressant du point de vue de la sociologie de la littérature que de la littérature elle-même. Cependant, dans le chapitre qu'il consacre au romancier liégeois, Dubois se montre plus audacieux encore et déclare qu'on peut tenir l'œuvre de Simenon pour «*une des plus considérables du siècle, et pas seulement en raison de sa masse imposante.*» Et il ajoute : «*En dépit de la sérialité, qui évoque une création peu inventive, elle apparaît comme une vaste entreprise cohérente. Elle possède de surcroît la stature et le ton des grandes entreprises réalistes.*»

L'analyse qui suit est à la hauteur de cette déclaration : Dubois fait de Simenon un précurseur de Camus et, plus étonnant encore, de Nathalie Sarraute et de ses tropismes... On entend déjà se lever les boucliers : au lieu de Simenon, n'aurait-il pas fallu retenir le Sartre de *La Nausée*, Malraux, Mauriac ou le Bataille du *Bleu du ciel* ? Dubois évoque les deux premiers mais ne dit pas un mot des deux autres. Car écrire l'histoire de la littérature demande de poser fermement des choix : parler de tout le monde équivaudrait à ne parler de personne.

Laurent Demoulin
«*Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*», de Jacques Dubois, Seuil, collection Points Essais.

➔ Centenaire
2003, année Simenon

À Liège, 2003 sera l'Année Simenon.

Le vocabulaire de l'amour latin

Lexique et humour. Un livre sur les mots d'amour écrit avec l'amour des mots...

Michel Dubuisson est un homme sérieux : il enseigne le latin dans les universités de Liège et de Bruxelles. C'est donc avec sérieux qu'il a écrit un des livres les plus polissons de l'année : *Lasciva Venus, petit guide de l'amour latin*.

Il s'agit d'un précis de vocabulaire consacré exclusivement aux mots qu'employaient nos ancêtres linguistiques, les Romains, pour désigner les parties génitales des hommes et des femmes, les différentes positions dans lesquelles ils aimaient faire l'amour et les préliminaires ou les « desserts » qu'ils affectonnaient.

Cependant, ces mots ne sont pas présentés sous la forme aride d'un dictionnaire : Michel Dubuisson les entrobe dans un texte continu au ton à la fois philologique et désuet, ce qui provoque une espèce de décalage assez comique. On a parfois l'impression que ce petit guide a été écrit par un Georges Brassens des lettres classiques. De plus, de nombreux extraits de textes illustrent l'emploi des mots : des auteurs très sérieux eux aussi, comme Cicéron, Salluste ou Martial, sont ainsi convoqués pour attester du bon usage en la matière. (D'ailleurs, au vu de leurs pensées, on ne peut s'empêcher de se dire que vraiment, s'ils n'étaient pas fous, ils étaient misogynes, ces Romains.)

Point n'est besoin d'être un fin latiniste pour goûter à ce petit livre. Car à travers la langue de César, c'est du français que parle Dubuisson. Nos mots viennent du latin et il est toujours intéressant d'en connaître l'histoire. Prenons un exemple : le mot français « pénis » vient du latin *penicillus*, qui a longtemps signifié « brosse à peinture » et qui, par la grâce d'une métaphore que chacun appréciera, a désigné ensuite également le membre viril, notamment chez Cicéron.

Mais il est possible de remonter plus avant dans le temps : pour retrouver un sens encore plus ancien de *penicillus*, il faut se demander de quoi étaient fait les pinceaux. Réponse : le mot a d'abord voulu dire « queue » d'animal ! Il est donc possible de s'amuser en faisant de l'étymologie et c'est ce que fait

Dubuisson. *Lasciva Venus* est donc un livre sur les mots de l'amour écrit par amour des mots.

« *Lasciva Venus, Petit guide de l'amour latin* », de Michel Dubuisson, Talus d'approche, 123 pages, 350 F (8,7 euros).

Laurent Demoulin

Vingt bougies pour les éditions Talus d'Approche

« Talus d'approche », c'est le nom d'une petite maison d'édition montoise qui fête ses vingt ans : de prime abord on pense à une butte qui permet de découvrir un paysage, alors qu'en fait le terme appartient au vocabulaire de la typographie, où il désigne un espace vide dans le coin d'un plomb d'imprimerie : « En 1980, une série de petits éditeurs sont nés en France. On a appelé cela le Printemps des éditeurs », raconte Michel Bourdain, cheville ouvrière de la maison. C'est dans ce contexte que Jacques Bourlez et

Outre Bernard Noël, qui est l'auteur fétiche de Talus d'Approche, Michel Bourdain n'est pas peu fier d'avoir ouvert son catalogue à tous les auteurs littéraires : « Bien sûr, j'étais des auteurs belges, francophones (Jacques Souchet, Jean-Louis Lipfert, Sophie Bayse, Pierre Mertens, Claude Javeau, etc.) et néerlandophones, mais aussi des Français (notamment Pierre Dumayet), des Grecs (notamment Dominique Tarkad). Pour moi, la Belgique doit être une plaque tournante ».

Point n'est besoin d'être un fin latiniste pour goûter à ce petit livre. Car à travers la langue de César, c'est du français que parle Dubuisson. Nos mots viennent du latin et il est toujours intéressant d'en connaître l'histoire. Prenons un exemple : le mot français « pénis » vient du latin *penicillus*, qui a longtemps signifié « brosse à peinture » et qui, par la grâce d'une métaphore que chacun appréciera, a désigné ensuite également le membre viril, notamment chez Cicéron.

Depuis 1999, une nouvelle collection, issue de l'expérience (brève) d'une revue critique, est venue enrichir Talus d'approche : pamphlets, synthèses, coups de gueule, « Libre choix » compte déjà onze titres, parmi lesquels *L'hyppocriste pédagogique* de notre collaborateur Laurent De-

moulin, *Dieu est-il gnanngnan ?* de Claude Javeau et *La véritable biographie maspérisatrice de Guy-Ernest Debord*, de Toulouse-la-Rose. A l'occasion de ce 20^e anniversaire, deux livres y paraissent : *Lasciva Venus*, de Michel Dubuisson (voir ci-contre) et *Ulysse Lumumba* de Laurent Demoulin, sur lequel nous reviendrons.

Ces petits livres de format maniable restent fidèles à l'idée que les fondateurs de la maison défendent depuis leurs débuts, avec un certain sens de l'anticipation : « Nos livres ont été remarqués aussi en tant qu'objets. Observe Michel Bourdain. Ils sont beaux et montrent notre souci de la typographie. Nous imprimons en numérique depuis 1994, ce qui nous permet de publier plus de titres (sept ou huit par an, parfois plus...) »

René Begon

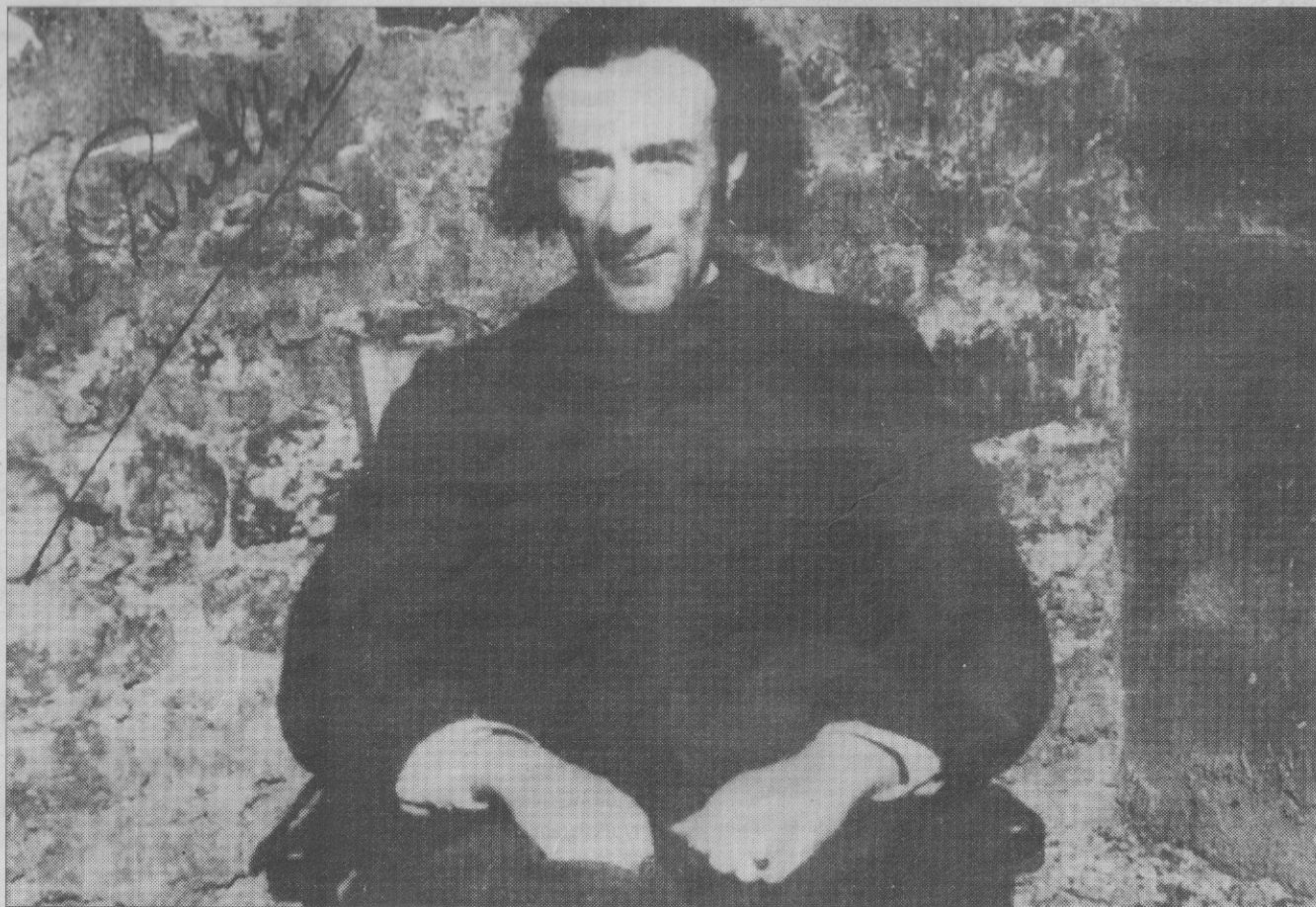
SOCIÉTÉ	POLITIQUE	ECONOMIE	MONDE	MULTIMÉDIA	OPINION(S)	TENDANCES	GUIDE	CULTURE	TELES	SPORTS
---------	-----------	----------	-------	------------	------------	-----------	-------	---------	-------	--------

André Baillon : romancier à redécouvrir

Une nouvelle biographie par Frans Denissen et les rééditions en Espace Nord permettent de retrouver un grand écrivain

Si l'on me demandait de dire qui, parmi les auteurs disparus, est à mon avis le plus grand écrivain belge, j'hésiterais longuement et ma réponse varierait en fonction des critères que j'aurais adoptés : Henri Michaux, Georges Simenon, Maurice Maeterlinck (notre seul prix Nobel), Ghelderode ou qui sais-je...? Par contre, demandez-moi quel est l'écrivain belge que je préfère et vous m'entendrez répondre aussitôt : André Baillon ! Pourquoi ? Parce que, de tous, il est le plus attachant.

Né à Anvers en 1875, décédé des suites d'un suicide dans les environs de Paris en 1932, André Baillon occupe une place particulière dans nos lettres. Il



André Baillon à l'hôtel de la Solitude à Anvers. © H. D. I. H. P.

compte de fervents admirateurs, mais est rarement considéré comme l'une de nos meilleures plumes, comme si cet Anversois au nom francophone et ayant écrit en français était moins belge que Georges Rodenbach ou que Marcel Thiry. De plus, André Baillon est très difficile à classer : les uns voient en lui un auteur populiste, les autres un précurseur de la modernité, plus radical que ses contemporains les surréalistes et annonçant Céline.

Ce problème d'étiquette explique peut-être d'ailleurs la fortune diverse de son œuvre : l'auteur connut un étonnant succès public en France de son vivant, puis, peu après sa mort, il sombra dans un oubli total avant de renaître partiellement de ses cendres, en Belgique, dans les années 1970, grâce à l'éditeur bruxellois Jacques Antoine. Enfin, dernière particularité : ses admirateurs ne sont pas d'accord quand il s'agit de choisir son chef-d'œuvre. Est-ce *Histoire d'une Marie*, qui raconte la vie de sa première femme, une ancienne prostituée ? Est-ce *Le perce-oreille du Luxembourg*, l'un de ses rares livres qui n'est pas purement autobiographique ? Il y est question d'un comptable maniaque frôlant la folie. Est-ce *Délires*, cet éblouissant roman consacré aux mots qui dévorent le cerveau d'un écrivain ? Ou encore *Un homme si simple*, dans lequel Baillon retrace, avec humour, finesse et profondeur, les événements qui l'ont conduit à la Salpêtrière, l'hôpital psychiatrique parisien ?

Quoi qu'il en soit, il est clair que le charme opéré par André Baillon tient en partie à ses sujets : la prostitution, la folie, les rapports difficiles entre les hommes et les femmes... et à la façon dont il les aborde. Loin

d'être grandiloquent ou romantique, le romancier part toujours du quotidien, qu'il peint avec tendresse ou avec ironie. Plutôt que d'expliquer, il fait voir : le lecteur de *Délires* ou de *Un homme si simple* connaît la folie de l'intérieur et y entre petit à petit. Car ce qui compte pour Baillon n'est pas d'épater le bourgeois mais d'être compris, voire d'être pardonné.

Aussi n'a-t-il pas son pareil pour émouvoir ou faire sourire et ses lecteurs ont-ils en général l'impression d'aimer autant l'homme que ses livres. Les deux ne font peut-être qu'un, d'ailleurs, tant Baillon a creusé en lui-même pour montrer au grand jour ses contradictions, ses élans et ses égarements.

Mais l'écrivain émeut aussi grâce à son style, reconnaissable entre tous. Ses phrases sont courtes, très vivantes, faussement naïves et apparemment simples. En fait, elles sont le fruit d'un patient travail : Baillon s'évertue à aller droit au but par le plus court chemin, tout en recourant à des figures de style originales, comme la répétition ou la personification. Pour toutes ces raisons, nous nous réjouissons de la parution en français de la passionnante biographie que lui consacre Frans Denissen, ainsi que de la réédition de *Chalet I*, qui décrit la Salpêtrière et ses occupants. Puisse ainsi André Baillon revenir dans l'actualité littéraire et retrouver ses lecteurs.

Laurent Demoulin

Rompre avec une image tragique

Orphelin à 6 ans, ruiné à 21 ans, trahi par son premier amour, Baillon ressemble à un paria romantique rejetant la bourgeoisie dont il est issu. Il est plus d'une fois déchiré entre deux femmes et, s'il a très tôt la vocation de l'écriture, il mettra longtemps avant de trouver son style. Déménageant sans cesse, passant d'un métier à l'autre, il connaît le succès littéraire à Paris avant qu'une crise morale ne le conduise à l'asile. Il n'y reste cependant pas longtemps et y trouve le sujet de quelques-uns de ses plus beaux livres. Mais rien ne semble apaiser cet écorché vif qui, en plein milieu d'une nouvelle histoire d'amour, se donne la mort à l'âge de 56 ans. Telle est la légende d'André Baillon.

Frans Denissen, après avoir traduit en néerlandais la plupart des livres de l'auteur, s'est penché sur sa vie. Il voulait ainsi, d'une part,

vérifier si ses romans autobiographiques disaient vrai et, d'autre part, briser sa noire légende. Pour remplir la première de ses missions, Frans Denissen a mené avec minutie une véritable enquête, traquant partout les traces laissées par Baillon et ses proches et lisant en détail leurs correspondances. Il en ressort que si, bien entendu, Baillon a réalisé un travail de romancier sur la matière brute qu'était son existence, sa vie et son œuvre sont bel et bien parallèles.

Le second but de Denissen était de rompre avec l'image tragique de Baillon, afin de mettre en valeur un aspect trop peu souligné de ses romans : l'humour. Aussi Denissen refuse-t-il le pathos : à partir de son travail sérieux de recherche, il a écrit une biographie pleine de fantaisie. Il n'hésite pas, par exemple, à faire part de ses

doutes et de ses sentiments, à raconter ses propres démarches ou à employer des néologismes audacieux comme «Baillonie». Le résultat est un livre original, passionnant et varié. Les lecteurs de Baillon y trouveront une mine de renseignements et une mise en perspective de l'œuvre et ceux qui ne le connaissent pas, une introduction alléchante.

Un bémol, pourtant, à notre enthousiasme : Denissen est volontiers injuste avec ceux qui se sont penchés avant lui sur Baillon, allant jusqu'à traiter de «givrés» un exégète dont il grossit le propos. Qu'à cela ne tienne, son livre était nécessaire, ne fût-ce que parce qu'il rend hommage à un grand écrivain belge trop peu lu.

L. D.

«André Baillon, *Le Gigolo d'Irma Idéal*», de Frans Denissen, traduit du néerlandais par Charles Franken, Labor, coll. Archives du futur.

L'œuvre

Où lire Baillon ?

Depuis la faillite, en 1938, de Rieder, son éditeur, Baillon, qui avait connu un grand succès public et avait été traduit en sept langues, n'a plus jamais été réédité à Paris. Si ses livres existent encore, il le doit aux éditeurs belges. «*Un homme si simple*», «*Histoire d'une Marie*», «*Zonzon Pépette*» (description du milieu de la prostitution londonien) et «*Délires*» sont disponibles aux Eperonniers. Les éditions Labor proposent pour leur part dans la collection Espace Nord : «*Le perce-oreille du Luxembourg*», «*Histoire d'une Marie*», «*Par fil spécial*» (où Baillon raconte son expérience de journaliste) et, sous peu, «*Chalet I*». A quoi s'ajoute, dans la collection Archives du Futur, «*La dupe*», roman inachevé publié avec un texte de jeunesse, «*Le pénitent exaspéré*». D'autres attendent encore une réédition : «*Le neveu de Mademoiselle Autorité*» et «*Roseau*», où l'auteur raconte son enfance puis son adolescence, «*La vie est quotidienne*», recueil de nouvelles et, surtout, «*En Sabots*», peinture d'un séjour dans la campagne flamande qui valut à l'auteur son plus grand succès.

L. D.

Quand nos écrivains rencontrent leurs traducteurs...

Ecrire et traduire. Des éclairages variés et vus «de l'intérieur» sur un travail très

Le 2 septembre 2000, au château de Seneffe, a eu lieu une journée d'études organisée par le Parlement de la Communauté française et consacrée à la traduction des écrivains belges francophones. Au terme de cette journée ouverte au public, Kan Nozaki, le traducteur japonais de Jean-Philippe Toussaint, avait reçu le prix de la traduction littéraire (voir notre édition du 8/9/2000).

Un livre, coédité par Luc Pire et par le Parlement de la Communauté, garde désormais la trace des propos qui ont été échangés alors : *Ecrire et traduire*. Contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, le livre est tout sauf rébarbatif et ennuyeux. Au contraire, il est varié, parfois franchement drôle et présenté de manière très moderne. Cela est dû à la nature même des communications du 2 septembre, mais aussi au travail du séillant écrivain Christian Libens, qui en a établi l'édition avec la collaboration de la traductrice Nathalie Ryelandt. Christian Libens a eu notamment la bonne

idée d'ajouter des encarts dans lesquels il interviewe tel ou tel acteur du colloque et, surtout, de demander à différentes personnalités d'enrichir le volume par des contributions écrites. Ainsi, quelques textes soignés côtoient le style oral des communications ou des débats. Les reproches que l'on peut adresser à *Ecrire et traduire* constituent l'envers de ses qualités : la variété des interventions est telle que le livre est un peu hétéroclite et sa légèreté peut çà et là être ressentie comme un manque de profondeur. Cela dit, l'on apprend diverses choses au hasard des pages, sur la traduction en général, sur la littérature belge et, de façon très concrète, sur les difficultés que pose la traduction de tel livre dans telle langue. Ainsi, Kan Nozaki éprouve-t-il des difficultés avec le

pronom «je» employé par les narrateurs de Toussaint, car, en japonais, l'emploi du pronom varie en fonction de l'âge de la personne. Jusqu'à présent, Nozaki a choisi le «je» des jeunes, mais Jean-Philippe Toussaint commence tout doucement à vieillir... Plus sérieusement, Anna Neuschäfer a expliqué la difficulté presque existentielle que posait la traduction allemande de la première phrase de *La Question humaine*, le chef-d'œuvre de François Emmanuel.

Plusieurs écrivains belges ont la parole dans ce livre : Vincent Engel, Jacqueline Harpman et Jean Louvet donnent chacun leur sentiment sur leur appartenance à la Belgique ou à la Communauté Française (ils ne sont

pas du même avis, on l'imagine). Adamek, François Emmanuel, Jacqueline Harpman et Pascal Vrebos sont mis en présence d'un de leurs traducteurs et Jean-Philippe Toussaint de sept d'entre eux. Jean-Pierre Verheggen affronte le traducteur allemand de son *Artaud Rimbur*. Dans une contribution écrite, Xavier Hanotte, qui avant d'être un talentueux romancier a été traducteur du néerlandais, défend une vision de la traduction basée sur le plaisir et le culot, avant d'établir un pont entre son œuvre personnelle et ses traductions. Une autre contribution voit le romancier et poète Alain Bertrand parler de Simenon (l'auteur belge le plus traduit dans le monde). Enfin, Christian Libens

prouve à tous qu'il est un fin tintinologue dans un article sur les langues de Tintin.

À cela s'ajoutent des communications sur la traduction d'Astérix, de Jacques Brel, sur la traduction acoustique, sur les mots ou les tournures passant en Belgique du français au néerlandais (et vice versa) et sur le succès des auteurs belges à l'étranger.

Ainsi pourra-t-on répondre à la question : quand un écrivain rencontre un traducteur, qu'est-ce qu'ils



Jean-Philippe Toussaint et Xavier Hanotte : sujet et/ou objets de traduction ?

➔ Durant la Foire

De la pub à Astérix : une journée particulière

Dans la foulée de la journée «Ecrire et traduire» (2/9/2000 à Seneffe) et du livre qui en est le fruit (voir ci-dessus), Françoise Wuilmart, du Centre européen de traduction littéraire (CETL), consacre une journée durant la Foire à des rencontres autour de la traduction littéraire (samedi 17/2 à la salle Mercator). Au programme, une rencontre avec Elena Lappin et sa traductrice Agnès Desarthe (14h30), la traduction des ouvrages de jeunesse (15h30), publicité et traduction (16h30) et ... traduire Astérix (17h30).

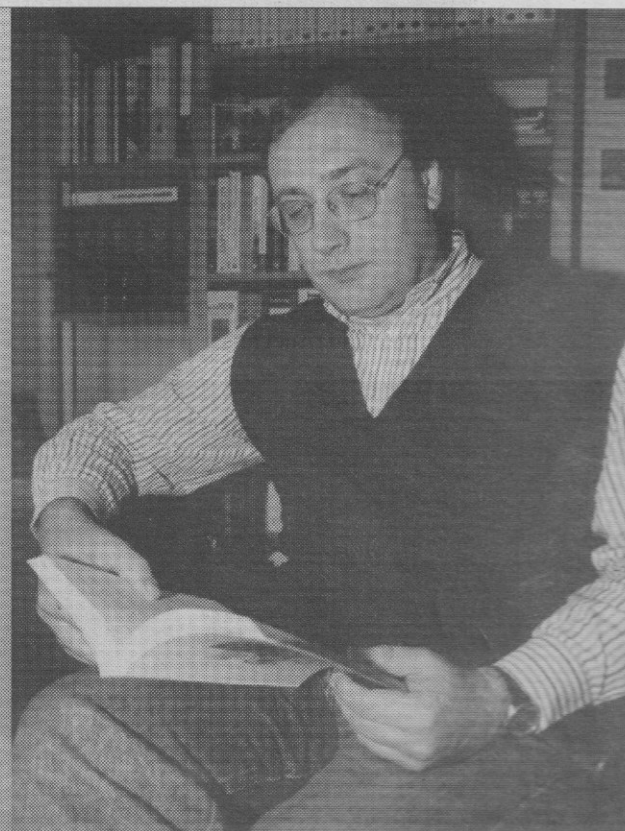
Le ch

... «Trois Che
Gallimard
La dictature
Malouines,
matière du
naux»

Les écrivains rencontrent les traducteurs...

Portraits variés et vus «de l'intérieur» sur un travail très pointu...

ter des encarts
ls il interviewe
eur du colloque
de demander à
personnalités
volume par des
ns écrites. Ainsi,
xtes soignés cô-
le oral des com-
s ou des débats.
es que l'on peut
Écrire et traduire
l'envers de ses
variété des in-
est telle que le
peu hétéroclite
té peut çà et là
tie comme un
e profondeur.
on apprend di-
es au hasard des
traduction en
r la littérature
de façon très
ur les difficultés
a traduction de
ns telle langue.
Nozaki éprouve
difficultés avec le
«je» employé
narrateurs de
nt, car, en japo-
mploi du pro-



Jean-Philippe Toussaint et Xavier Hanotte : sujet et/ou objets de traduction ?

photos John Foley et Jean-Louis Orban

rie en fonction de l'âge
rsonne. Jusqu'à présent,
a choisi le «je» des
mais Jean-Philippe
nt commence tout dou-
à vieillir... Plus sérieuse-
anna Neuschäfer a expli-
difficulté presque exis-
e que posait la traduc-
emande de la première
de *La Question humaine*,
l'œuvre de François Em-

s écrivains belges ont la
dans ce livre: Vincent
acqueline Harpman et
uvet donnent chacun
tivement sur leur apparte-
la Belgique ou à la Com-
é Française (ils ne sont

pas du même avis, on l'imagine). Adamek, François Emmanuel, Jacqueline Harpman et Pascal Vrebos sont mis en présence d'un de leurs traducteurs et Jean-Philippe Toussaint de sept d'entre eux. Jean-Pierre Verheggen affronte le traducteur allemand de son *Artaud Rimbur*. Dans une contribution écrite, Xavier Hanotte, qui avant d'être un talentueux romancier a été traducteur du néerlandais, défend une vision de la traduction basée sur le plaisir et le culot, avant d'établir un pont entre son œuvre personnelle et ses traductions. Une autre contribution voit le romancier et poète Alain Bertrand parler de Simonon (l'auteur belge le plus traduit dans le monde). Enfin, Christian Libens

prouve à tous qu'il est un fin tintinologue dans un article sur les langues de Tintin.

À cela s'ajoutent des communications sur la traduction d'*Astérix*, de Jacques Brel, sur la traduction acoustique, sur les mots ou les tournures passant en Belgique du français au néerlandais (et vice versa) et sur le succès des auteurs belges à l'étranger.

Ainsi pourra-t-on répondre à la question: quand un écrivain rencontre un traducteur, qu'est-ce qu'ils

se racontent ? La bonne réponse donne droit, bien entendu, à un livre.

Laurent Demoulin

«Écrire et traduire», textes édités par Christian Libens et Nathalie Ryelandt, Éditions Luc Pire/Le Parlement de la Communauté Française, 173 pages, 795 francs (19,7 euros).

Le choix du libraire

... «Trois Chevaux», de Erri De Luca, Gallimard.

La dictature militaire en Argentine, la guerre des Malouines, l'Italie d'aujourd'hui nourrissent la matière du roman d'Erri De Luca, «Trois Chevaux», où le passé et le présent se mêlent étroite-